



Vincent Wackenheim

La question du pain...

Journal quotidien – 21 septembre 1898 - 26 avril 1899
de Jehan-Rictus (Éd. Claire Paulhan, 2015)

Lorsque Jehan-Rictus, âgé de 31 ans, entreprend le 21 septembre 1898 la rédaction de son journal quotidien, il prend soin de préciser qu'il s'agit là d'un « *registre des aveux* », d'une « *discipline mentale* », un genre qui « *n'a d'intérêt que s'il est rédigé uniquement pour soi avec une implacable franchise vis-à-vis de soi-même (...) ceci donc est le miroir de ma conscience et tous les soirs avant de me coucher je m'y regarderai.* » Dont acte.

Jehan-Rictus conduira l'exercice avec brio et honnêteté, examinant la vie littéraire, son avidité sexuelle et les conditions sociales et politiques du temps qui voient la France se déchirer autour de l'Affaire Dreyfus. « *Heureusement, tout de même, que jamais personne ne lira ce journal et qu'il n'est destiné qu'à moi, que je lui veux garder le caractère le plus intime et le plus secret, autrement comment ferais-je, comment oserais-je avouer les mystères de ma chair* ». On pourrait gloser à l'envi et sur la légèreté des éditeurs qui, c'est bien connu, font leur miel des sépultures violées, et sur la sincérité d'une telle déclaration, venant d'un poète qui est aussi un littérateur, qui en conscience ou non, sait ou pressent, s'il a foi en lui, que son journal sera immanquablement lu par le plus grand nombre – ou quelque chose d'approchant.

La période durant laquelle le poète ouvre son journal n'est pas anodine : le sort semble lui sourire (timidement, ainsi résumé par lui : « *La question du pain, à peu près résolue, restent le loyer, le pétrole et l'amour* »). Jusqu'alors les fées semblaient avoir quelque peu déserté son berceau, le faisant, et très jeune, se frotter à la rude réalité d'une enfance qu'on qualifiera, faute de mieux, de difficile, père absent et mère autoritaire, voire folle, prolongée d'une persistante précarité sociale à l'adolescence et à l'âge adulte. Sa vie était alors rythmée par la simple résolution des conditions de survie immédiate. Soyons pragmatique : écrire son journal suppose tout simplement d'avoir un logement stable.

En 1898 donc, la situation de Jehan-Rictus (qui tient à voir son pseudonyme orthographié de la sorte, donc avec un tiret, et non pas sous la forme d'un prénom et d'un nom) semble s'améliorer, lui qui sera le poète d'un seul livre, ces fameux *Soliloques du pauvre*, qui connaîtra de très nombreuses rééditions, et dont les ventes, lit-on, s'élevèrent au chiffre impressionnant de 60 000 exemplaires – nous parlons d'un recueil de poèmes, certes illustré à partir de 1903 de dessins de Steinlen qui popularise la longue silhouette du poète, dont le roman teinté d'autobiographie s'intitule *Fil-de-fer* (1906). La notoriété en devenir de Jehan-Rictus s'ouvre en 1895, quand il publie en novembre une mince plaquette à 300 exemplaires vendue lors des représentations qu'il donne au *Cabaret des Quat'-z-Arts*, puis au *Chat noir*, devenant une attraction, une figure qu'on vient écouter et qui véritablement prend sa place dans le paysage parisien que d'aucuns appellent la Belle Époque, et dont Jehan-Rictus décrit l'autre côté :

« *C'est aussi tellement exact que le peuple possède un patois de poète qu'il enrichit sans cesse que j'ai constaté que Populo est artiste, sensible et enfantin – plus que bien des snobs* » (11 octobre 1898). Jehan-Rictus se sent donc en toute légitimité investi d'une mission quasi messianique, donner la parole aux pauvres, dont il est, ou a été : « *J'suis l'Homme' Modern, qui pousse sa plainte* », écrit-il à la fin de *L'Hiver*.

Lancé par le spectacle vivant (au point que ses poèmes sont parfois, et plus encore aujourd'hui, difficiles à lire car demandant *d'y mettre le ton*, si possible à voix haute, voire même en les gueulant) Jehan-Rictus connaît en 1897 la consécration éditoriale et la reconnaissance de ses pairs, en publiant d'abord à compte d'auteur son recueil *Les Soliloques du pauvre* à 581 exemplaires, repris la même année au *Mercure de France*.

Sa situation pécuniaire, sans être assurée, se stabilise, notamment de par les cachets quotidiens qu'il touche des cabarets qui l'emploient – et de l'aide de généreuses bourgeoises attirées aussi par la canaillerie de ses vers. Le poète vit au jour le jour, voilà qui peut expliquer le journal, dont les premiers dix-huit mois nous sont proposés à la lecture. Et ce ne sera pas le moindre intérêt de cette publication que de suivre les efforts déployés par le poète pour placer ça et là, en fonction d'un réseau d'amitiés parfois peu fidèles, et pas toujours prompts à respecter ses engagements financiers, poèmes et textes dans ces innombrables revues littéraires et journaux d'opinion, qui foisonnent alors à Paris, où fleurit l'anarchie. La rancune sera souvent au rendez-vous, l'envie aussi, ces temps-là non plus n'étaient pas tendres. On voit ainsi Jehan-Rictus sillonner Paris, au milieu des travaux de l'Exposition à venir, en omnibus quand il est en fonds, en fiacre quelques fois, à pied le plus souvent, pour relancer tel ou tel directeur de revue peu enclin à lui payer son dû, ou faire courbettes à quelque mécène, partisan de la table ouverte, celle-là pouvant se refermer. Se dessine ainsi une géographie du Paris de la fin du XIX^e, dont Jehan-Rictus est un des poètes, et que Steinlen avec lui sut si bien capter. On le voit aussi, pour ceux que l'histoire littéraire de cette fin de siècle intéresse, en lien avec Bloy, en opposition avec Laurent Tailhade (mais qui sait encore qui est Laurent Tailhade ?), ce qui superpose à la géographie des lieux, la géographie des noms. On le voit aussi aider ceux qui sont dans l'extrême pauvreté – mais avec discernement, à la manière de ces dames de la paroisse.

De lui-même, Jehan-Rictus, qui pratique le bain quotidien dans un tub, héritage de sa petite enfance anglaise, au grand étonnement de ses camarades pour qui les ablutions sont, euphémisme, plus épisodiques, a une belle image (« *C'est étonnant combien j'aime mon faciès* » – 29 septembre 1898), vantant sa prestance, voire sa beauté physique, nimbée de l'hypothèse d'une naissance illustre et d'une origine royale, avérée selon lui par la séduction qu'il exerce sur les femmes, dont il use assidûment (« *Suis-je un monstre ?* » – 7 octobre 1898), et l'amour charnel lui est nécessaire au même titre que le bain. Il trouve les mots les plus sensuels et les plus crus pour décrire ces plaisirs, avec un vocabulaire qui s'apparente au registre de la charcuterie, évoquant de Cilette, son amante du moment, qu'il partage et avec le propriétaire de l'immeuble qu'elle habite, qui lui se paie en nature, et un autre bourgeois, « *le riche petit corps rose et dodu* » – craignant par-dessus tout l'état de chasteté, compris comme contre nature, funeste conséquence de son impécuniosité, ce qui le pousse à travailler, donc à écrire. Et c'est là tout le sel, poignant et cocasse, de ce journal, voir ces thèmes ressurgir et s'entremêler, misère sexuelle, misère sociale et misère littéraire, sans pour autant gommer un indéniable plaisir de vivre. « *C'est du propre*, écrit Jehan-Rictus le 24 octobre 1898, *et j'ai une honte infinie à me décrire et confesser par le menus ces*

misères ; (...) Tout de même si jamais on tombe sur ce journal ! Que de saletés ! Que de bourdes on y trouvera ! ».

Poète certes populaire, il vilipende ceux-là qui ont fait du populaire un style (comme Richepin, ou Zola, ou Hugo), un filon qu'on exploite, une rente de situation (rien ne change !), et reste en marge de cette affaire Dreyfus, cette lutte entre la haute finance juive et l'armée française, entendez l'état-major, entendez l'État, qui fait que pendant longtemps, même s'il déclare que le sort réservé à Dreyfus serait une abomination s'il était innocent, il voit dans son affrontement une lutte exogène entre deux puissances qui lui sont tout autant étrangères, l'argent et le pouvoir – Populo, comme l'appelle Jehan-Rictus, comme on parlerait d'un Poulbot, ne devant prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre : que les loups mangent les loups. Ainsi Jehan-Rictus en ces années 1898-99 adopte-t-il la même position que celle exprimée par la duchesse de Poitiers, cousine de Robert de Saint-Loup, dont ce dernier rapporte les propos au narrateur dans *Du côté de Guermantes* : « *S'il était innocent, quelle horreur se serait qu'il fût à l'île du Diable* », ce qui est regarder l'Affaire par le petit bout de la lorgnette.

Voilà qui n'empêchera pas Jehan-Rictus d'échafauder une stratégie éditoriale qu'on ne désavouerait pas aujourd'hui, publiant à compte d'auteur et à petit nombre ses *Soliloques du pauvre*, mais en s'assurant d'un conséquent tirage de tête sur Japon et du soutien de Steinlen qui en dessine magistralement la couverture à la manière de Vallotton, à une période où le livre illustré d'artistes de renom, parmi eux Rops, Rassenfosse, Manet, Redon, est le moyen de toucher un public parfois peu captivé par la création littéraire, au sens large, mais séduit par l'image, un moyen aussi de vendre au meilleur prix ses livres. On reste par ailleurs frappé de la très grande proportion de ces exemplaires qu'on retrouve aujourd'hui, truffés de lettres ou dédicacés, à Coppée, à Samain, à Paul Fort, à Viélé-Griffin, et qui témoignent bien de cette volonté d'atteindre à la reconnaissance. Stratégie qui décidément le différencie de certains de ses illustres prédécesseurs en poésie, et qui suggère bien qu'en ces années d'avant-guerre, la poésie est un genre littéraire en soi, qui a son marché, ses lecteurs, ses filières. De la même façon, l'écriture de ce journal, même si crue et politiquement engagée, procède d'un genre qui se situe quelques tons en-dessous de celui employé dans les poèmes que Jehan-Rictus publie ou déclame, là aussi l'arroseur est arrosé.

Il n'empêche : ce journal 1898-1899 est assurément celui d'un écrivain (d'un poète ?, voire), et sa publication une bénédiction. La lecture des cinq premiers cahiers est paradoxalement délicieuse et cruelle, pour qui a quelques appétences pour la période considérée (les notes de Véronique Hoffmann-Martinet sont alors précieuses...), mais n'est-ce pas là la loi du genre d'un journal littéraire – qui plus est celui d'un petit-maître, si on nous autorise ce pas de côté.

Jehan-Rictus conduira son journal jusqu'en 1933, année de sa mort, composé de 153 cahiers d'écolier actuellement conservés à la BNF. Nul ne sait si l'entreprise éditoriale sous forme papier pourra être conduite plus avant : mais la publication de ces cahiers d'entrée relevait de la nécessité, les vertus sont apéritives. Les esprits chagrins ne manqueront pas, car jaloux, de noter que Jehan-Rictus fut décoré de la Légion d'honneur l'année de sa disparition. Quant à Populo, il ne sait que penser, le poète alors lisait *L'Action française*.